

curiosité renouvelée pour les traditions corporatives eut des répercussions favorables sur le monde industriel, contre lequel elle s'insurgeait, en obligeant le machinisme à « déclinier son identité » et à promouvoir des formes nouvelles, selon son génie spécifique, au lieu de singer ou de plagier les éléments et les formes des objets issus d'un travail manuel.

Pour s'être manifesté de manière souvent violente, le débat n'en a jamais été que plus fécond. Témoin le mouvement anglais Arts and Crafts, conduit par des individus hors du commun, tels John Ruskin et William Morris. Le retour aux sources qu'il préconisait ne s'est point épuisé en nostalgie et en vaines redites; il n'a pas seulement stimulé l'amour de la « belle ouvrage » et contribué puissamment au renouveau des arts appliqués, de la typographie à l'architecture d'intérieur, en passant par la conception de vitraux, de tissus d'ameublement, d'ouvrages de ferronnerie, de céramique et de verre, il a promu, par contrecoup, une audacieuse « politique de produit », pour ne pas dire une politique, tout court. En effet, son objectif était ambitieux, à la mesure de l'importance du défi lancé par une société en mutation accélérée: il s'agissait de créer un *environnement capable de répondre globalement aux exigences d'un nouveau mode d'existence*, et de mettre sur le marché des objets inédits, qui fussent à la fois l'expression d'une sensibilité différente et les agents d'un tel changement. Tenu pour capitale, la valeur esthétique ne devait plus procéder de critères définis a priori, il fallait qu'elle résultât logiquement d'une étude cohérente, bien conduite et imaginative.

Il appartient à la Grande-Bretagne, première nation industrielle du monde, de poser exemplairement le dilemme de l'innovation et de la tradition. L'utopie sociale, voire socialiste, n'est jamais loin de l'histoire: phalanstère et guilde corporative interfèrent, bien plus qu'ils ne s'excluent; des noyaux actifs se constituent, telle la « confrérie » de Chipping Campden, mais le village idyllique se révèle décidément trop étranger à la grande agglomération industrielle,

qui crée avec d'autant plus de vigueur que l'émulation y est grande, des écoles comme la fameuse Central School de Londres, pépinière de designers. Mais si les personnalités britanniques originales et de premier plan abondent, il s'en faut que le mouvement Arts and Crafts débouche tôt sur une production massive d'objets conçus à l'usage des milieux les plus larges. Faut-il attribuer au conservatisme des « capitaines » de l'industrie ce relatif insuccès, ou ce dernier tient-il à un excès d'individualisme des ténors de l'économie? L'habitude était-elle la plus forte, le sentiment d'attachement à la maison s'est-il traduit par une manière d'attitude « régressive »? Toujours est-il que ce sera l'apanage de l'Allemagne et des pays nordiques de mettre en pratique, au *xx<sup>e</sup>* siècle, les idéaux de William Morris et de ses épigones. Le Werkbund et le Bauhaus donneront au design industriel l'essor qu'on lui connaît aujourd'hui, tandis que les nations scandinaves sauront passer, sans transition difficile, de leur tradition artisanale à une production semi-industrielle ou entièrement industrielle de grande qualité: leur goût des formes élémentaires satisfaisait d'emblée aux exigences d'une fabrication en série. Cependant, le grand débat ouvert il y a plus d'un siècle reste absolument d'actualité, comme en témoignent aujourd'hui divers mouvements dits « post-modernistes »; la société industrielle n'a toujours pas le cadre et l'environnement qui devraient lui convenir!

Abordant les problèmes sous les angles les plus divers – politique, économique, social, psychologique, notamment – et ne négligeant aucun des noms qui ont marqué le mouvement Arts and Crafts proprement dit et ses avatars continentaux ou américains – le Bauhaus de Gropius, l'Esprit Nouveau de Le Corbusier ou Frank Lloyd Wright – l'ouvrage de Gillian Naylor a le mérite d'éclairer un tournant de la société moderne dans toute la richesse de sa complexité et de ses contradictions, de la manière la plus rigoureuse et la plus complète quant aux sources, sans jamais se départir d'une remarquable clarté. Plus de 100 illustrations, dont quelques-unes en quadrichromie, documentent un texte dense et

concis: il n'en fallait pas moins pour retenir aussi bien le néophyte que le spécialiste, qui y trouveront tous deux leur compte.

JACQUES MONNIER-RABALL  
*École cantonale des Beaux-Arts  
et d'Art appliqué, Lausanne*

---

WILLIAM R. BIERS *The Archaeology of Greece. An Introduction.* Ithaca et Londres, Cornell University Press, 1980. 343 p., front., 11 photos coul. et 400 illus. noir et blanc, 29,95\$ (relié).

Général ou particuliers, les ouvrages illustrés sur les civilisations passées ou sur l'art des périodes plus récentes se sont multipliés au cours des dernières années. C'est comme si chaque maison d'édition voulait avoir son histoire de l'art grec ou son livre sur Rubens. Les Presses de l'Université Cornell nous livrent, sous la plume de William R. Biers, une introduction à l'archéologie de la Grèce, depuis les débuts de l'âge du bronze jusqu'à la fin de l'époque hellénistique. Outre la Préface, le livre se divise en onze parties, dont voici les titres en traduction: L'archéologie en Grèce, Les Minoens, Les Mycéniens, Les siècles obscurs, La période géométrique, La période orientalisante, La période archaïque, Le cinquième siècle, Le quatrième siècle, La période hellénistique, Épilogue. Cette masse d'ouvrages généraux, d'introductions et de manuels compte bien sûr beaucoup de redites et des livres qui font double emploi. L'auteur a cependant apporté ici une contribution originale et utile.

Biers a d'abord réussi à couvrir toute l'histoire archéologique du monde grec, depuis la civilisation minoenne jusqu'à la fin de la période hellénistique; la période romaine fait même l'objet de l'épilogue. Il est plus souvent d'usage de séparer l'âge du bronze et l'âge du fer. Ou bien encore, les histoires de l'art grec ne traitent de l'âge du bronze que dans une introduction et accordent une place prépondérante à l'époque classique. Biers a fait un ouvrage équilibré en traitant

de tout et n'a pas donné à l'époque classique une place autre que celle qu'impose la plus grande masse des documents figurés.

Une seconde qualité de l'ouvrage vient de ce que Biers rend compte de certaines séries mineures de documents. Chaque chapitre commence par un bref résumé historique, donne les caractéristiques de l'art de la période en général, décrit ensuite l'architecture, la sculpture, la peinture et la céramique, mais aussi les figurines de terre cuite, le travail du métal, les monnaies et les lampes. La subdivision des chapitres n'est pas imposée mais s'accorde à la production d'une époque. Ainsi, selon les périodes, il est question du travail de la pierre, autre que celui de la grande sculpture, de la faïence, de l'ivoire et des mosaïques. Une bonne place est accordée à des sujets inhabituels comme l'architecture civile et domestique, les amphores à vin, les fibules et les aiguilles en métal.

Les histoires générales ont la fâcheuse tendance à se répéter les unes les autres et les idées nouvelles doivent acquérir leurs lettres de noblesse avant d'y trouver place. Pourtant, l'archéologie apporte sans cesse de nouveaux documents. L'ouvrage de Biers fait une place aux découvertes importantes les plus récentes, même si elles n'ont pas encore fait l'objet d'études définitives. Les peintures murales de Théra, qui ont renouvelé notre connaissance de la civilisation minoenne, ne sont pas les seuls nouveaux documents à y entrer. À leur propos cependant, Biers parle d'influence crétoise. L'influence doit-elle venir de Crète parce que c'est en Crète que nous avons d'abord trouvé les manifestations de cette civilisation?

En général cependant, et c'est une autre qualité de l'ouvrage, l'auteur a réussi à donner une vue d'ensemble claire et juste du développement de la civilisation grecque, fondée sur une information exacte et à jour. Les questions controversées sont traitées avec un esprit ouvert et, même si l'auteur marque parfois ses préférences, il laisse la place à des opinions différentes. La lecture n'est jamais monotone et pourtant le risque est grand dans ces livres où un auteur essaie de mettre le plus d'information possible dans un espace qui lui est compté et qui lui paraît toujours

trop restreint. Même les idées les plus anciennes sont présentées d'une manière fraîche. Par exemple, de cette institution typiquement grecque qu'est la « polis », mot traduit habituellement par cité-État, Biers dit qu'elle est plus qu'une cité et moins qu'un État. Les illustrations, photos, dessins ou plans, sont très abondants, bien choisis et reproduits avec une qualité satisfaisante, sauf pour la plupart des reproductions en couleurs. On y retrouve la plupart des documents attendus et quelques heureuses surprises, des documents reproduits peu souvent.

Malgré toutes ces qualités, la plupart des spécialistes reprocheront une chose ou une autre à cet ouvrage, particulièrement que leur sujet favori n'a pas reçu le traitement qu'il méritait. On se plaindra du peu de place accordé au théâtre, de l'absence des inscriptions, si importantes pour la civilisation bien qu'elles ne soient pas à proprement parler des œuvres d'art, de l'absence aussi des pierres gravées qui sont de vraies œuvres d'art, négligées ici comme dans tant d'autres livres. Les spécialistes de la céramique figurée seront sans doute scandalisés du fait que la figure noire attique ne soit représentée que par le Peintre de la Gorgone, le vase François de Kleitias, le Peintre d'Amasis et le Peintre d'Antiménès et qu'il ne soit pas du tout question d'Exékias, et que la figure rouge attique ne soit représentée que par Euthymides, le Peintre de Berlin, le Peintre de Brygos, le Peintre de Penthésilée, le Peintre des Niobides, le Peintre d'Achille, un disciple de Polygnote et le Peintre de Meidias et qu'il ne soit pas du tout question d'Euphronios. En revanche, on trouvera peut-être que le développement des épingles en métal ne méritait pas la place qui lui est accordée, ou que celui sur les lampes se limite, sans raison valable, aux lampes attiques.

Un choix s'impose dans les livres de ce genre. Il faut arriver à un équilibre. Mais il n'y a pas qu'une seule solution possible et, bien sûr, toute solution ne satisfiera pas tout le monde. Saluons cependant cet ouvrage comme relativement bien équilibré, bien informé, contenant beaucoup et surtout stimulant pour les débutants. Car il ne faut pas oublier que le livre est une introduction à des études subséquentes,

comme le dit l'auteur d'entrée de jeu (p. 7): « In writing this book I have attempted to produce a work that will be useful to beginning students and teachers exploring the world of ancient Greece, and one that will also be useful to all readers with an interest in archaeology and the beginnings of our Western heritage. It is intended to be a brief overall view of the subject and to provide a framework for further study. »

Quelques remarques particulières: p. 86, les figurines en *phi* sont les plus anciennes, non celles en *psi*, comme le montre d'ailleurs la figure 3.26; p. 155, la place accordée à l'architecture du VI<sup>e</sup> siècle en Sicile et en Italie du sud est bien mince, malgré ce qu'on a dit de la nécessité de faire des choix; p. 179, l'amphore de type A n'a pas de *strap handles* (anses en ruban) mais des *flanged handles* (anses à rebords ou à brides); p. 199, la description des Propylées, « A wall pierced by four doors, two on each side », peut porter à confusion puisqu'il n'est pas fait mention explicitement de la grande porte centrale; il y a cinq portes en tout; p. 243-244 et fig. 9.3, tous les ouvrages reproduisent le plan du temple d'Athéna à Tégée publié pour la première fois dans l'ouvrage de Charles Dugas en 1924, bien que les spécialistes s'accordent maintenant pour placer des colonnes engagées aussi dans le mur du fond de la cella; Biers ne mentionne toutefois pas cette correction.

Comme il s'agit d'un manuel destiné aux étudiants, on soulignera l'utilité de l'index, de la bibliographie choisie, des « Suggestions for Further Reading » et des notes en bas de page qui donnent des références à des études particulières, souvent récentes. On critiquera cependant les légendes des figures qui donnent la source des illustrations. Ces renseignements auraient pu être donnés dans un index spécial et remplacés plus utilement par des dates aussi précises que possible et des mesures. On notera enfin, et malheureusement, que toute la bibliographie est limitée à des titres anglais, ce qui réduit l'utilité de l'ouvrage pour des étudiants francophones. Une édition « paperback », qui rendrait le livre plus abordable, augmenterait certainement son mérite.

HUBERT GIROUX  
Université Laval